

Hier

(« Ams » — *Kawkab al-Sharq*, 25 juillet 1933)

Taha Hussein

Ce fut, sans nul doute, un jour mémorable — un jour où les sentiments du peuple se manifestèrent dans toute leur force : forts jusqu'aux extrêmes limites de la force, affligés jusqu'aux extrêmes limites de l'affliction, et clairs jusqu'aux confins les plus lointains de la clarté.

Ce fut, sans nul doute, un jour mémorable, que ni les circonstances politiques artificielles ni les arrangements politiques affectés ne purent marquer de ce caractère tiède qui fait croire aux gens que le peuple s'est détourné de lui-même et de ses droits, préférant une vie qui s'écoule régulière et facile, sans effort ni peine, sans autre souci que ces besoins éphémères qui se présentent chaque jour aux individus.

Oui, ce fut sans nul doute un jour mémorable, où les sentiments affligés et fervents du peuple jaillirent avec violence, sans égard pour rien. L'âme du peuple se révéla, telle qu'elle a toujours été : d'une pureté absolue, d'une clarté absolue, croyant en la vérité de la foi la plus profonde, confiante dans la victoire de la confiance la plus entière, sachant apprécier au plus haut point la sincérité des sincères, le dévouement des dévoués, et le sacrifice de ceux qui se sacrifient pour la cause de la vérité, du devoir et de la patrie.

En parlant d'hier, je ne parle pas en simple rapporteur, ni en narrateur, ni en répétiteur de nouvelles et de récits. Je parle plutôt en témoin qui a vécu ces heures immortelles aux côtés du peuple, qui a éprouvé ce sentiment magnifique aux côtés du peuple, et qui a partagé avec le peuple cette grande émotion. Aussi, lorsque je parle, ne suis-je pas en train de décrire ce que j'ai moi-même ressenti et reçu de cette grande âme — l'âme du peuple — car il n'y a aucun moyen de décrire cela maintenant. Je veux plutôt dépeindre ces impressions qui demeurent dans l'âme après ces magnifiques rassemblements populaires, où la vie du peuple apparaît forte et invincible, puissante et jamais humiliée, audacieuse et sans crainte, impétueuse et irrésistible, exempte de toute affectation, de tout artifice et de toute hypocrisie, ou de toute tentative d'affectation, d'artifice et d'hypocrisie.

Peut-être la première de ces impressions — la plus forte, la plus durable, la plus insistante sur l'âme et la plus maîtresse du cœur — est-elle l'admiration pour l'esprit populaire libre, dans sa force, sa franchise et son innocence de toute affectation et de tout détour ; et la conviction que cet esprit fort et grand est un et identique. Les circonstances changent autour de lui, mais lui ne change pas ; ses causes, ses motifs et ses manifestations varient, mais lui ne varie pas. Il est ce même esprit lorsqu'il se manifeste parce que le peuple s'afflige de la perte d'un être qui lui est cher ou de la perte de l'un de ses droits ; et il est ce même esprit lorsqu'il se manifeste parce que le peuple se réjouit de la venue d'un être qui lui est cher ou de l'acquisition de l'un de ses droits. Il est cette force qui incarne l'estime du peuple pour lui-même, la foi du peuple en son devoir, le refus du peuple de toute injustice, et le rejet du peuple de toute agression.

Considère la manifestation que tu voudras de l'esprit populaire — lorsqu'il fait ses adieux à un grand défunt, ou accueille un grand arrivant, ou proteste parce qu'on a voulu lui faire du mal, ou se réjouit parce qu'un bien lui a été apporté — et tu trouveras toutes ces significations représentées dans cet esprit de la manière la plus vraie et la plus puissante. Peut-être ceux qui étudient la société et en sondent les secrets, et qui cherchent à discerner les caractéristiques de la vie populaire, trouveront-ils dans tout cela des voies pour la recherche et l'analyse, et des aspects pour l'étude et l'explication. Mais je ne vise rien de tout cela maintenant, et je ne nie rien de tout cela maintenant. Je veux seulement faire observer — et je ne doute pas que nombre des penseurs qui ont assisté à la journée d'hier le feront observer — qu'il est extrêmement difficile, pour ceux qui dirigent le peuple et veillent à l'organisation de sa lutte, de désespérer, de perdre courage, ou de laisser la faiblesse trouver le chemin de leur âme, alors qu'ils voient cet esprit, le ressentent, et vivent de ce feu brûlant qu'il allume en eux, fort et rayonnant — trop fort et trop rayonnant pour que les événements et les épreuves puissent l'altérer. Et une autre pensée, que j'ai tenté d'écarter de moi sans y parvenir, et dont je n'ai pu me défaire, est celle que suscite la simple comparaison entre ce que le Premier ministre a câblé au Daily Telegraph il y a deux jours, et ce que le peuple a proclamé au monde entier hier. La contradiction entre ces deux choses est d'une évidence proprement révoltante.

Le Premier ministre déclare au Daily Telegraph, dans le calme et la sérénité, dans l'audace et l'assurance, que la nation est unanime à répudier le gouvernement du Wafd et à refuser son retour au pouvoir, parce que ce serait le chemin du chaos. Et le peuple a proclamé hier au monde entier, avec force et fermeté, avec courage et constance, avec certitude et foi, qu'il n'aime que le Wafd, ne veut que le Wafd, et ne se contentera que du gouvernement du Wafd.

Il est certain que je n'ai pas cru le peuple hier ; j'ai cru au contraire le Premier ministre, et je le crois encore, et je le croirai toujours — même après le retour du Wafd au pouvoir — car je suis convaincu que le Premier ministre est infaillible, incapable de dire autre chose que la vérité, de prononcer autre chose que ce qui est sincère, ou de représenter autre chose que la réalité indubitable. Le Premier ministre avait donc raison lorsqu'il a informé le Daily Telegraph que la nation est unanime à détester le Wafd et son gouvernement, et qu'elle ne veut que le Wafd et son gouvernement. Et il est fort probable que la police, hier, ait eu pitié de ces milliers innombrables, se soit apitoyée sur eux et les ait pris en compassion pour leur obstination dans l'erreur et leur acharnement dans le mensonge, et qu'elle ait donc déchaîné sur eux les lances à incendie pour éteindre cette flamme mensongère qui flamboyait dans les cœurs, et pour ramener ces foules indociles et égarées à la modération et à la rectitude. Et il est fort probable que ces milliers innombrables aient tiré profit de cette leçon et bénéficié de la voie de ce froid conseil, et qu'ils en soient venus à croire — comme je le crois moi-même — que le Premier ministre avait raison et était bien inspiré lorsqu'il a informé le Daily Telegraph que la nation est unanime à détester le Wafd, son gouvernement et sa conduite des affaires.

Et une troisième pensée qui, sans nul doute, s'est imposée hier à l'esprit de tous, est celle-ci : que la succession des nuits et des jours, l'écoulement des mois après les mois et des années après les années, la diversité des événements et la procession des épreuves n'ont rien changé aux âmes des gens, n'ont imposé aucune faiblesse à leur résolution, et n'ont créé chez eux aucune cause d'hésitation à réclamer leur droit, ni aucun doute que l'avenir appartient au peuple. Certains pensaient que c'était la seule fraîcheur du souvenir qui avait poussé le peuple à sa magnifique attitude lors de la mort de Wissa, que Dieu lui fasse miséricorde.

Une année s'est écoulée après la mort de Wissa, puis une autre année a suivi, et ces deux années furent remplies de toutes sortes de troubles et d'épreuves. Pourtant, lorsque Sinout mourut, les gens prirent à sa mort la même attitude qu'à la mort de son compagnon, et montrèrent dans ses adieux ce qu'ils avaient montré dans les adieux à son compagnon. Le peuple apporta les preuves les plus éclatantes et les témoignages les plus manifestes que l'amour du peuple égyptien pour la liberté, son attachement à elle et la vénération qu'il porte à sa défense ne sont ni affectation, ni artifice, ni quelque mode de nouveauté — mais bien une nature qu'il n'est plus aucun moyen de changer, quelque force que l'on y dépense, quelque effort que l'on mobilise contre elle, et si longue que soit la vie des cabinets ministériels.

Mais je reviens affirmer que je crois le Premier ministre, convaincu par ce qu'il a dit : que la nation est unanime à détester le Wafd et son gouvernement parce qu'il est le chemin du chaos. Et une quatrième pensée s'est sans nul doute présentée hier à tous, une pensée à laquelle il convient à tous de s'arrêter et de réfléchir longuement, et à laquelle il convient aux étrangers en général et aux Anglais en particulier de s'arrêter et de réfléchir longuement. Car Sinout était un copte chrétien ; et il en est qui supposent, et il en est qui disent, que la discorde des missionnaires a divisé l'Égypte, ou a entrepris de la diviser ; et il en est qui prennent cette division imaginaire pour un moyen de comploter contre l'Égypte. Mais la mort de Sinout a montré qu'il avait pleinement réussi dans ce à quoi il appelait — l'abolition des distinctions entre Égyptiens et l'établissement de l'unité nationale en cette noble place.

Car hier les Égyptiens faisaient leurs adieux à leur grand disparu, non parce qu'il était copte chrétien, ni parce qu'il était musulman, mais simplement parce qu'il était égyptien. Hier, les Égyptiens se pressaient dans l'église copte et autour d'elle, et la dominaient du haut des maisons, ne mentionnant rien d'autre que le fait que l'Égypte avait perdu l'un de ses chefs, qu'elle était affligée de sa perte, qu'elle l'accompagnait là où Dieu avait voulu que reposât sa dépouille, qu'elle passait avec lui par l'église copte, entrait avec lui dans cette église et se tenait avec lui auprès de cette église — parce que les rites de sa religion exigeaient qu'il entrât dans l'église et que la miséricorde de Dieu y fût appelée sur lui.

Ainsi l'unité nationale a-t-elle remporté un triomphe éclatant, et celui qui s'en est allé hier en fut le fondateur, le promoteur et l'ardent

défenseur. Ceux qui évoquent la division entre musulmans et non-musulmans en tireront-ils la leçon ? Ceux qui désirent cette division y réfléchiront-ils, afin d'apprendre qu'ils désirent ce qui ne saurait être, et espèrent ce que l'espérance ne saurait atteindre ? Parmi les hommes, il en est que Dieu crée pour être utiles, vivants et morts ; et Sinout était de ceux-là. Il fut utile à sa nation de son vivant, et il a été utile à sa nation et continuera de lui être utile dans la mort. Dieu seul est capable de lui en accorder la plus belle des récompenses.